

*J - 34 (suite)*

Je poussai la porte de mon bureau - les portes avaient des serrures, mais nous n'en détenions pas les clefs. De toute façon, les responsables avaient des passe-partout. Comme lorsque je revenais après quelque absence, l'odeur de renfermé m'assaillit - plus forte encore, comme si la pièce n'avait pas été aérée pendant plusieurs jours. Le travail que nous avait donné cette loi et la nuit précédente avaient peut-être duré des semaines...

C'était impossible, à cause des désinfectants, mais il me semblait pourtant, tous les matins, retrouver dans cette pièce les effluves d'un parfum qui aurait suri, tel un fruit oublié dans un grenier qu'on retrouve l'été d'après. Avec la poussière sèche des papiers qui vieillissaient, jaunes, dans mes armoires, cela prenait à la gorge. Pour détruire le moindre document, c'était toute une affaire ; il fallait remplir des pages d'explications. On ne jetait rien, par conséquent. J'ouvris la fenêtre. On n'avait pas remonté mes stores, que je laissais systématiquement baissés. Je pressai le bouton de l'unité centrale, située sous le bureau, et les diodes du clavier et de l'écran se mirent à clignoter. Comme j'éteignais toujours l'écran en partant, cela signifiait qu'on avait allumé mon ordinateur en mon absence. Les vérificateurs ne s'embarraient pas de ces détails à remettre en place ; j'avais évalué leurs visites à deux par mois.

Je m'installai. Du meuble à tiroirs dans lequel je rangeais mes affaires s'échappa un jet de confettis chargés d'électricité statique qui s'effritaient sous les doigts... J'ouvris davantage : le sac en plastique dont, par mesure de précaution, j'avais enveloppé une vieille bouteille d'encre s'était littéralement dégradé en une neige de paillettes

transparentes, volantes, insaisissables. J'eus beau jeter le reste du sac à la poubelle, j'en retrouvai encore un peu partout dans les dossiers pendant la journée. Comment le plastique avait-il pu se décomposer à ce point, et aussi vite ? Je croyais qu'il s'agissait d'une des matières les plus résistantes à l'érosion du temps... La chaleur, peut-être ? La canicule du mois de juillet décuplée par les panneaux de zinc du toit sous lequel nous étions installés ? Je pensais plutôt aux conséquences de quelque expérience chimique, à un comportement de la matière en réponse à une stimulation de ses atomes.

Et si finalement nous aurions dû, pensai-je, faire l'archéologie de la poussière ?

Lors de recherches dans les dossiers de la genèse de l'horloge parlante, j'étais tombée sur un document dactylographié à l'aide d'une machine à écrire, ce qui constituait déjà en soi un événement exceptionnel. (La plupart de ces machines avaient été détruites, les autres étaient progressivement devenues inutilisables depuis qu'on ne fabriquait plus de ruban encreur.) Mais ce n'était pas tout : sur la première page de cette note, en haut, figurait une mention manuscrite. A la cursivité nerveuse de l'écriture, on devinait tout de suite que l'auteur avait utilisé un stylo-plume. Je m'étais rappelé un héros de roman qui aimait les objets anciens non tant pour leur valeur ou leur beauté intrinsèques, qu'en tant que témoignages de l'existence du passé. Ils étaient pour lui des preuves que le passé était bien passé, vestiges tangibles dans une société dont un des principes était justement la mutabilité du passé... Ces mots écrits à l'encre, donc, disaient : « courrier resté sans suite car jugé trop explosif ». La note faisait trois pages. Elle traitait, de manière sommaire mais complète, et sans erreur d'analyse aucune

ainsi que je pouvais m'en rendre compte, du point du temps d'où je la lisais, des risques de l'utilisation de l'horloge parlante en secret-défense. L'auteur de la note (le même que celui de l'annotation, sans doute) avait dû bien réfléchir : son exposé était d'une clarté absolue. Et (mais ça, heureusement ou malheureusement pour lui, il n'avait pas pu le savoir), son exposé était exact. Plus qu'exact : avéré. Un inconnu, quelqu'un, des années avant la chaîne d'erreurs fatales qui avaient condamné la Terre à la misère, avait envisagé leur éventualité. J'avais entre les mains un document historique d'une importance aussi capitale que, disons, les résolutions de la conférence de Yalta ... Mais le plus étrange de tout, c'était une dernière mention, au crayon à papier, sous les mots à l'encre. Elle était d'une écriture à première vue différente : « Et pourtant... ». Ce « Et pourtant... » signifiait trois choses : que la note avait été lue et que les mots avaient été écrits à une époque qui permettait déjà qu'on traduisît d'une manière aussi désabusée sa déconvenue face à l'absurdité des choses ; que celui qui les avait écrits était du même avis que moi ; et qu'en dépit de tout, ça n'avait rien changé.

Non, il n'y avait vraiment aucun regret à avoir. Je ne devais pas hésiter plus longtemps. Je connaissais par cœur la formule de l'explosif que j'avais payée cher à un contrebandier de la zone inhabitée. Depuis des jours et des jours je me promenais avec la clef de l'horloge-mère dans ma semelle gauche.

« H. M. », c'était cela, bien sûr. Il suffirait d'y glisser un grain de sable. Il me restait aussi à trouver des boîtes de conserve et les produits chimiques ; j'avais l'adresse d'un contact dans le quartier commerçant.